

Le 3 juillet 1940 à Plymouth (Angleterre)

Les cuirassés *Paris* et *Courbet* formaient le cinquième escadron au début de la Seconde Guerre mondiale. Les deux navires sont opérationnels le 21 mai 1940.

Le 6 juin 1940, le *Paris* fournit un appui feu au Havre et couvre l'évacuation de la ville par les Alliés. Il défend le port du Havre contre les avions allemands, mais le 11 juin 1940, il est touché par une bombe. Le *Paris* part alors pour Cherbourg pour des réparations temporaires, malgré une prise de 300 tonnes d'eau par heure. Il est transféré à Brest, le 14 juin 1940, puis évacué le 18 juin.

Après l'Armistice, le *Paris* accoste à Plymouth, en Angleterre. Le 3 juillet 1940, lors de l'opération *Catapult*, les forces britanniques arraisonnent le navire. Le 21 août 1945, une fois la guerre finie, le *Paris* est remorqué à Brest où il sert de bâtiment-base, avant son démantèlement en juin 1956.



Le cuirassé *Paris*, sur lequel j'étais embarqué, ayant eu ses machines très endommagées par les bombes reçues au Havre le 11 juin 1940, ne pouvait, à la vitesse de sept nœuds que rejoindre, de Brest, un port anglais.

Arrivés le 19 juin 1940 à Plymouth, nous sommes sortis deux fois en ville, avant le 3 juillet. Ceci nous a permis de nous rendre compte des mesures prises contre les raids aériens et du calme de la population malgré l'heure critique.

Dans un café, le patron, ancien combattant de 14/18, nous montre à lire l'appel du général de Gaulle. Là est peut-être la route à suivre.

Le 3 juillet 1940, nous étions à quai à l'arsenal, le sous-marin *Surcouf* étant à couple de l'autre bord. Vers 4h30, nous sommes réveillés par des marins anglais sans armes : « Levez-vous, nous sommes vos amis. Allez sur le quai, un officier va vous parler ». Ce que nous faisons. Sur le pont, d'autres

marins anglais en armes nous font signe d'aller sur le quai rejoindre nos camarades.

Quand le groupe atteint une quarantaine d'hommes, il s'éloigne bien encadré. Nous voyons que, partout sur le *Paris*, il y a de nombreux sailors (marins de la Royal Navy), sur la passerelle, le spardeck (pont d'un bateau, qui s'étend sans interruption de l'avant à l'arrière) et près des canons.

Après avoir marché deux ou trois cents mètres, nous arrivons dans un grand bâtiment où beaucoup d'autres camarades sont déjà là. D'autres groupes arrivent encore, de différentes unités. On commente l'affaire, on attend la suite avec curiosité. Le café et les pommes que l'on nous distribue sont bien accueillis car les émotions creusent l'appétit.

Un peu à l'écart, une partie des marins du *Surcouf* écoutent un de leurs officiers. Il est sans casquette (il n'y aura qu'un seul volontaire, apprendra-t-on plus tard).

Vers 9h, un amiral anglais monte sur une estrade improvisée et nous parle en français pendant quelques minutes. Il nous invite à nous joindre à la Royal Navy pour continuer la guerre. Des tracts en français nous sont distribués, qui alimentent les discussions entre nous. Beaucoup veulent rentrer en France.

Le moral est à zéro. Un maître canonier nous dit que la guerre est finie et qu'il espère être bientôt chez lui, occupé à faire son jardin ? Un camarade fourrier et moi-même sommes très surpris de ces paroles. Au moment où



Le cuirassé *Paris* en rade de Toulon, le 6 mai 1922.
© Gallica/BnF

on lui offre de combattre et ainsi de mettre en pratique, contre l'ennemi, tout ce qu'il a appris dans sa spécialité depuis qu'il est dans la Marine, ce gradé se dégonfle lamentablement.

30 ou 40 minutes se passent encore, puis tout à coup, par le micro on entend : « ceux qui veulent continuer la guerre avec la Grande-Bretagne sont priés de sortir du bâtiment et de se rassembler dans la cour. »

Plusieurs groupes descendent les marches de l'entrée ; le fourrier et moi nous nous joignons au groupe suivant. En cinq minutes, tous les volontaires sont rassemblés face au bâtiment. Par les fenêtres ouvertes, les autres nous manifestent leur désapprobation.

Plusieurs camions arrivent. Nous partons chercher nos sacs sur nos bateaux respectifs, pour ensuite aller dans un autre endroit de l'arsenal où nous pourrions commencer à nous organiser. Nous sommes 210 quartiers-maîtres et matelots, une enseigne de vaisseau 1^{re} classe et quatre officiers-mariniers. ■

Robert Hérault

Texte remis par M. Pierre Verdet
(GR 113)

Campagnes de Tunisie et d'Italie

Pupille de la Nation, chef de famille à 12 ans, à 13 ans je quittais l'école pour être apprenti peintre et gagner quelques francs (10 f par semaine). Ma prime jeunesse sera sans histoire. Septembre 1939, déclaration de guerre, je suis appelé sous les drapeaux. Cessation des hostilités en mai 1940. Je suis à Agen, en zone libre. Fin 1940, je suis volontaire pour partir en Afrique du Nord. J'arrive en février 1941 au Maroc, puis en mars je suis volontaire pour la Syrie où les combats cessent en mai. Le régiment est dissous par la commission d'armistice et je suis affecté à la compagnie de garde du général commandant du Protectorat. Engagé volontaire pour deux ans, je suis alors affecté au 7^e Régiment de Tirailleurs Marocains à Meknès.

8 novembre 1942, les Américains débarquent sur le littoral atlantique à Port Lyautey. Je suis chef de groupe d'un poste isolé. Dans la nuit du 9, mon chef de pièce au FM me demande l'autorisation de tirer : « Le baroud est commencé ». Je lui réplique : « Tu tireras quand je te le dirai ». Il attend toujours. Moins d'une heure plus tard, nous étions prisonniers des Américains, trois jours plus tard nous étions de retour dans notre caserne que nous n'aurions jamais dû quitter.

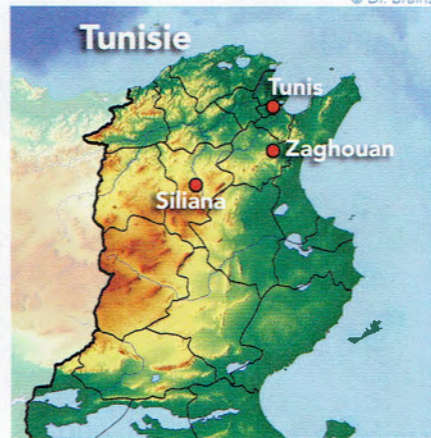
D'un côté comme de l'autre, bien trop de garçons sont tombés inutilement. Plus de 80 dans la zone de l'avant-port de Port Lyautey.

20 jours plus tard, nous partons pour la Tunisie où les Allemands ont débarqué. Là, les choses sérieuses commencent. Nous prenons position face au Zaghouan au centre de la Tunisie. Sous les « ordres » de mon adjudant (que je ne verrai que très peu), je suis observateur du régiment.

Quinze jours plus tard, je pars en patrouille avec un lieutenant et cinq hommes pour aller au-devant d'une section qui a des problèmes pour rejoindre nos lignes. Je

dois m'avancer et tirer un coup de fusil tous les 50 pas jusqu'à ce que j'ai le contact. Au troisième coup de feu, j'ai la liaison et je reviens dans nos lignes où je reprends mon poste d'observateur.

Quelques jours plus tard, avec l'observateur de l'artillerie (qui était parti manger sa soupe), je réussis un coup au but sur l'observatoire allemand, placé sur les pentes du Zaghouan.



© Dr. Brains



La plaine de Zaghouan, en Tunisie.

À la suite de cela, mon chef me demande de le déplacer dans des ruines gallo-romaines, 600 m à ma gauche. Je suis rapidement repéré car, tous les deux ou trois jours, un autocanon m'envoie sous forme de politesse trois ou quatre obus, qui iront tous 30 ou 40 m plus loin. Il ne lui fallait pas s'attarder, il risquait que je lui fasse le coup de l'observatoire, mais lui ne restait pas sur place.

18 janvier 1943. Les Allemands ont attaqué notre 2^e bataillon et l'ont encerclé à la nuit tombée. Ils viennent vers l'observatoire en balayant au-devant d'eux à la mitrailleuse.

Le colonel donne l'ordre de rejoindre Siliana quand et comme nous pourrons : 60 km environ sans ravitaillement, marcher de nuit, se cacher de jour. Rien à manger, ni à boire.

Nous y parvenons sans ennuis.

Dès le lendemain, nous réinstallons l'observatoire et nous poursuivons notre travail jusqu'au moment où les ennemis mettront bas les armes. Nous défilerons dans Tunis en tenue... mais en haillons. Et nous revenons au Maroc.

Nous prenons, dans notre caserne, deux mois de repos, et des permissions pour tous ceux qui peuvent en bénéficier. Avec un camarade, et grâce à un autre, nous allons à Port Lyautey chez de braves gens où nous

sommes accueillis comme les enfants de la maison.

Puis nous sommes envoyés à Casablanca pour y réceptionner le matériel américain et le mettre en état de fonctionner. Trois mois plus tard, direction l'Italie où certains des nôtres sont au combat. Je fais partie d'une section de tradition du 2^e bataillon du 7^e RTM, affectée au 2^e RTM – 12^e compagnie. Je suis serre-file, je dois veiller à ce qu'il n'y ait pas de traînants. Je n'en verrai jamais.

Nous sommes en position au-dessus du village Castelforte, une région de petite montagne (8 ou 900 m). Je suis en avant-poste en observateur pour la compagnie. Quelques jours plus tard, au cours d'une mission d'observation, une patrouille m'amène avec deux hommes à proximité des lignes ennemies. Mission : relever le plan de ces dernières. À 10 heures, j'ai terminé, mais il faut attendre la nuit pour revenir... longue journée.

© Fantassin 72



Insigne du 7^e Régiment de Tirailleurs Marocains.

6 mai, nous devons attaquer aujourd'hui, c'est remis au 11 à 23h. Avant le lever du jour, repli à contre pente, ne laissant que quelques hommes pour éviter de se laisser surprendre. Repos et préparation morale et matérielle.

23 heures, nuit sombre, silence total. Puis, sur 20 km, 2 000 pièces d'artillerie se déchaînent, les hommes crient leurs prières et avancent. Les obus, les champs de mines explosent de tous côtés envoyant les hommes en l'air comme de vulgaires pantins. Le lieutenant me demande de faire replier la section à l'abri

d'un mouvement du terrain, plusieurs hommes sont blessés dont le chef, qui a une balle dans le genou. Je lui demande de ne plus bouger, il insiste, son planton le prend sur ses épaules. Il n'a pas fait deux pas qu'une balle le frappe en plein front. Je les laisse pour essayer un repli dans une petite excavation, j'y ramène une vingtaine de nos hommes. Le jour se lève, les tirs ont cessé.

Un mitrailleur prend une balle dans la tête alors qu'il se portait à sa pièce. Je repère le tireur dans un petit abri isolé. Je demande à deux de mes tireurs au FM d'ouvrir le feu à tour de rôle, ils ont le bonheur de faire taire celui-ci, puis un second venu le remplacer. J'ordonne à mes hommes de me suivre dans un creux du terrain. Nous ne bougeons plus.

L'attaque sera reprise le lendemain sans nous. Je n'ai plus que 23 hommes sur 55, mais notre potentiel de feu est à peu près égal, n'ayant perdu aucun des fusils mitrailleurs. Le bataillon a perdu 388 hommes sur 800, la compagnie 80 sur 160.

Le 14 mai, nous nous déplaçons vers la montagne pour effectuer du « nettoyage ». Le 16, nous partons de nuit vers Petrella par une face presque abrupte, le Génie nous traçant un sentier. Nous arrivons à la cime aux premières lueurs de l'aube et prenons position. Le « Fritz » a jugé la montagne inaccessible. Il réalisera son erreur trop tard en voyant arriver une dizaine de camions par l'autre face ; hommes et véhicules brûleront sur place.

Le 17, nous continuons d'avancer, malgré la chaleur et le manque d'eau. Le 22 au soir, après une forte résistance, nous avons fait deux prisonniers. Je pars, avec deux hommes, faire une reconnaissance, RAS. La compagnie est déployée en ordre de bataille. Je suis dans le bas, derrière le capitaine, le



Le village de Castelforte, Italie.

groupe de gauche est bloqué par les tirs ennemis : quatre blessés et le poste radio hors d'usage par une arme automatique. Le capitaine me fait signe de le rejoindre, me demande de mettre mes FM en batterie. Une rafale crépète nous obligeant à plonger au sol. Ma carabine est endommagée par une rafale. Trois de mes hommes sont blessés, je n'en ai plus que 19. Nous nous replions.

Le lendemain, trois compagnies ont attaqué et, manœuvrant plus large, ont fait sauter la résistance. Nous sommes rompus de fatigue mais heureux. Nous avançons.

Le 27, nous avons fait 50 km à vol d'oiseau mais en avons trois fois plus dans les jambes. Le ravitaillement a bien des peines à nous parvenir et il n'y a rien à manger ni à boire. 28 mai, ordre m'est donné de prendre une montagne nue comme le dessus de la main et de tenir tant qu'il me restera trois hommes déployés en tirailleurs, baïonnette au canon. J'ai commandé l'assaut. Arrivés en haut, nous avons vu déguerpir quatre hommes et trouvé une mitrailleuse en position, qu'ils avaient délaissée pour manger. Ils ne nous avaient pas vu venir. La chance est pour nous. Nous avons profité de la mitrailleuse en la tournant de l'autre côté, au cas où ils auraient eu envie de revenir. À la nuit

tombée, un agent de liaison est venu nous dire de rejoindre la compagnie. Merci petit Jésus...

7 juin, il paraît que les Alliés ont débarqué en France.

9 juin, le régiment est dissous, je pars au 1^{er} RTM où je suis le seul affecté à la 12^e compagnie. J'ai le cœur serré de les quitter. Paroles de capitaine : vous avez été les meilleurs entre les meilleurs. Merci du travail accompli parmi nous.

Le 11 juin, je rejoins mon nouveau régiment. Nous sommes à une douzaine de kilomètres de Rome, dans les jardins de la Papauté.

29 juin, nous avançons. La compagnie neutralise un carrefour miné. Je pars avec quatre hommes pour aller reconnaître un groupe de maisons. Ne voyant rien bouger, nous avançons dans un pré sur un sentier à peine tracé dans les hautes herbes, lorsque je sens une main se poser sur mon épaule et la voix du bonhomme qui me suivait me dire : « Ne bouge pas. Regarde. », de l'autre main, il désignait ma chaussure sur laquelle passait le fil d'une mine anti-personnel. Il venait de me sauver la vie, la sienne aussi probablement. Nous avons signalé l'engin avec des chiffons blancs.

© Dessin de l'auteur/ Colorisation par La Charte



À peine arrivions-nous aux premières maisons qu'un violent feu d'artillerie nous tombait dessus. Je compris tout de suite que ce n'était pas l'ennemi mais les Américains dont une batterie nous accompagnait. Ils ont dû comprendre leur erreur car le feu cessa rapidement. Un rapide coup d'œil dans les maisons (cinq ou six) et nous rentrons. J'avais un blessé léger... et un disparu. Il reviendra deux semaines plus tard après être resté dans une cave avec les gens du pays et un Allemand blessé.

1^{er} juillet, nous passons de l'ouest à l'est de Sienne. Les grandes routes comme les villes ne sont pas le lot des régiments de la 4^e Division de Montagne. Vers midi, nous sommes au sommet dans un véritable maquis où nous avons débusqué quelques « fridolins (frigolins) ». Cela nous aura coûté 26 hommes hors de combat dont le capitaine. Pour ma part, j'ai deux prisonniers.

Le 15, nous continuons d'avancer sur Florence, qui n'est plus qu'à une quinzaine de kilomètres. Le 17, la série noire continue : un lieutenant et un sergent-chef sont tués. La campagne d'Italie est finie pour nous. Je suis revenu passer trois jours de permission à Rome car nous sommes à proximité de Naples. J'ai rencontré ce matin le capitaine de la 12^e compagnie du 2^e RTM.

15 août, le débarquement sur les côtes du midi de la France se fait sans nous.

Le 11 septembre, nous embarquons sur des chalands spéciaux. Adieu Italie. ■

R. Montignac



© Fantassin 72

Insigne du 1^{er} RTM.

La Bataille du Day

Au cours du mois de mai 1951, le calme régna dans l'ensemble des secteurs où nos différentes Dinassauts¹ poursuivirent leurs activités ordinaires : la Dinassaut 1 dans la région des 7 Pagodes, la Dinassaut 12 à Qui Cao et la Dinassaut 3 dans le sud-ouest du delta (Nam Dinh — Phat Diem).

Sous couvert de ce calme, une nouvelle menace Viet Minh prenait corps, menace annoncée par un afflux de troupes dans le sud-ouest du delta et en particulier dans les hauteurs calcaires qui bordent le Day² dans le nord-ouest de Phat Diem.

Dans la nuit du 28 au 29 mai, une violente attaque Viet Minh est déclenchée contre notre dispositif établi en protection au sud-ouest du delta sur l'axe Phuly, Ninh Binh, Phat Diem, dispositif dont une partie épousait le cours du Song Day

Les forces Viet Minh, évaluées à trois brigades régulières, renforcées par de nombreux combattants locaux, visaient à la destruction de notre dispositif puis à l'occupation du delta sur la rive droite du Fleuve Rouge, dans la région des évêchés de Phat Diem et du Bui Chu dans le but de s'approprier la récolte prochaine de paddy (riz non décortiqué).

La première vague d'assaut obtint des résultats spectaculaires : enlèvements de quelques postes et pénétration assez profonde suivant un axe ouest-est en direction du Fleuve Rouge, ce qui permit une infiltration abondante dans la zone des évêchés.



Quelques-unes de nos petites unités attaquées par des forces 20 fois supérieures furent anéanties, en particulier le commando Marine « François », surpris la nuit à Ninh Binh dans un cantonnement provisoire.

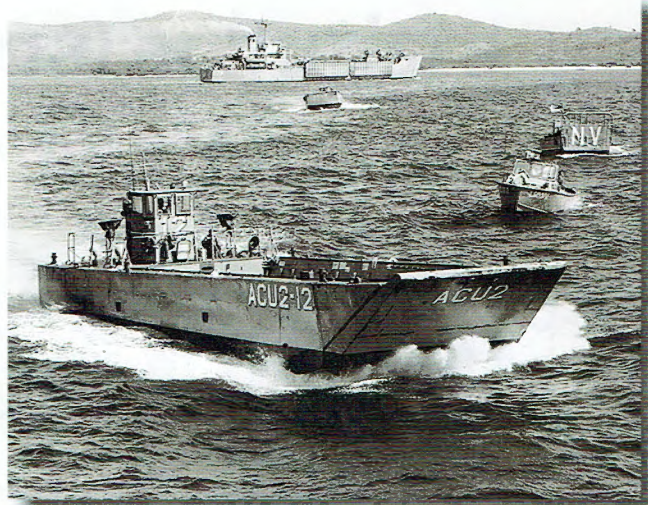
Dès le 29 mai, notre réaction commençait, la Dinassaut 3, qui se trouvait sur les lieux, entraîna immédiatement en action et assura le transport et l'appui feu des premiers renforts. Elle subissait une embuscade sérieuse sur le Song Day et y laissait un tué et quinze blessés.

¹ Dinassaut : Divisions navales d'assaut. Ensemble de différents engins basés sur certains points du delta du Fleuve Rouge. Au Tonkin il y avait quatre Dinassauts, la 1 aux Sept Pagodes, la 3 à Nam Dinh, la 4 à Ninh Giang, la 12 à Hanoï.

² Day : Affluent du Fleuve Rouge.

Les opérations de consolidation du dispositif se poursuivirent rapidement par l'envoi massif de renforts. Les troupes mises en place atteignirent rapidement 20 000 hommes appuyés de chars, d'artillerie et d'aviation.

Du côté Marine, dès le 30, le groupe Commandement Marine Fleuve Rouge, les engins de Haiphong et le LSSL 6³ arrivèrent en renfort. Les engins assurèrent sur les différents fleuves la mise en place des troupes et de l'artillerie, puis entreprirent leur besogne habituelle de patrouilles pour le cloisonnement de la zone investie.



Un LCM de type 8, en 1972.

Cette section de LCM infligea au Viet Minh une trentaine de tués.

Des Dinassauts occasionnelles furent constituées avec des LCM⁴ sous les ordres des LSSL 1 et 6. Le LSSL 6, en particulier, subissait une violente attaque au mouillage de Ninh Binh, dans la nuit du 3 au 4 mai, et était touché par de nombreux impacts de 75, qui ne lui causèrent que des avaries sans gravité.

Quelques actions d'éclat furent particulièrement remarquables : celle d'une section de LCM qui parvint sous un feu d'une violence inouïe à sauver un commando de l'armée puis une section de chasseurs parachutistes voués l'un et l'autre à une destruction complète. Cette section de LCM infligea au Viet Minh une trentaine de tués.

Le 5 juin, le LSSL 6 prenait une part primordiale au dégagement du poste clé de Yen Cu Ha. Il se mettait en batterie devant le poste dont une partie était occupée par les

Viet Minh. On pourra lire sur l'article intégré, la défense héroïque du Poste de Yen Cu Ha.

Les opérations dans la région du Day se sont poursuivies par un blocus complet et la région des évêchés fut alors soumise à un ratissage méthodique.

C'est lors de la bataille du Day que fut tué Bernard de Lattre de Tassigny sur le rocher de Ninh Binh.

Le commando Vandenberg missionné, amené par un LCM, ne put y parvenir compte tenu du feu nourri de l'ennemi, le rocher fut alors traité par l'artillerie et enlevé par la suite.

Un texte établi à partir de données du lieutenant Michel Romary vient compléter ce récit. Ce texte proposé au général Marc Romary a reçu son accord.

« Le poste de Yen Cu Ha, qui était un des verrous de la ligne de défense du CEF (Corps Expéditionnaire Français), est attaqué par le régiment Viet Minh 88 dans la nuit du 4 au 5 juin 1951.

3 LSSL : Landing Ship Support Large (barge de débarquement large). Armement un canon de 76, deux affûts double de 40 télécommandés, quatre canons de 20, deux mortiers de 81, deux mitrailleuses de 7,62. Les LSSL n'étaient pas endivisionnés en Dinassaut.⁴

4 LCM : Landing Craft Mechanized (engin de débarquement conçu pour transporter des véhicules). Capacité de transport 120 hommes ou un har ou un camion GMC. Armés de trois canons de 20 MG, deux mitrailleuses 12,7, deux fusils lance grenades.



Le LSSL 6.

La garnison, renforcée depuis le 30 mai par le commando Romary, est matraquée pendant deux heures au canon sans recul et aux mortiers. Le Viet Minh emploiera des obus au phosphore blanc en sapant les murs avec des charges creuses. L'assaut général submergera la position.

Le poste changera de mains quatre fois et certaines casemates six fois. Les survivants livrent un corps à corps à l'arme blanche dans l'enceinte du poste.

Alors que la poignée de combattants menée par le lieutenant Michel Romary, blessé de deux balles et de multiples éclats, s'imaginerait être anéantie, le LSSL 6 « La Rapière » surgit sur le fleuve tirant de toutes ses armes, prend à revers l'ennemi et lui coupe la retraite au canon. Le quartier maître canonnier Labelle ajuste un coup de 76 sur la tour du poste qui emmure 55 bô dôis. La 13^e compagnie du capitaine Sasse du 7^e BPC (7^e Bataillon Parachutistes Colonial) est débarquée d'un

LCM de la Marine et se lance au secours des assiégés.

La réduction des assaillants passera par le dynamitage des bô dôis emmurés qui refusaient de se rendre, ils se rendront finalement. Le LSSL 6, qui avait été touché par les canons sans recul, restera mouillé près du poste, ce dernier sera à nouveau attaqué de nuit, quatre assauts seront repoussés.

En conclusion, l'échec de l'attaque du poste de Yen Cu Ha aura coûté environ un millier de tués à la division 308 ».

Georges Demichelis
ancien des Dinassauts 12 et 4



© Bruno LC

Insigne du 7^e Bataillon Colonial
de Commandos Parachutistes.